

Etienne Daho: «Je cherche tout ce qui rend plus vivant»

PUBLIÉ LE 15/11/2013

Par NATALIE GROSSKOPF

Six ans après *L'invitation*, Etienne Daho revient nous offrir un très bel album (dans les bacs ce lundi 18 novembre), où l'on croise aussi bien Blondie et Au Revoir Simone, que Francis Bacon et Giacometti. Un disque profond qui vient ajouter une nouvelle pierre angulaire à une œuvre irréprochable.



Comment a commencé le processus de création de cet album ?

Quand on fait de la musique, on travaille tout le temps. Mon album a été commencé y a longtemps, je ne peux pas savoir quand, c'est toujours un peu mystérieux. Après le dernier album en 2006, il y a plusieurs projets, *Le Condamné à mort* avec Jeanne Moreau, ensuite j'ai produit l'album de Lou Doillon. J'ai laissé les choses venir. Et puis j'ai eu envie de retrouver quelqu'un avec qui j'ai déjà beaucoup travaillé, Jean-Louis Piérot (*Les Valentins*). Dans les dernières chansons de mon répertoire, les morceaux que je préfère sont ceux que j'ai fait avec lui (*L'ouverture*, *L'Adorer*), ce sont des chansons qui sont importantes, dans lesquelles je me retrouve. Les choses sont arrivées assez vite. J'avais accumulé, absorbé beaucoup de choses... tant en musique, qu'en idées de textes, qu'en sensations. Et en maturité, aussi. Un disque c'est la photographie de la personne que vous êtes, de votre vie.

Le disque précédent était très personnel, les textes de celui-là sont plus tournés vers les autres ?

Y a eu un processus qui s'est fait tout seul : avec « *L'invitation* », je crois que j'étais venu à bout de ce que je pouvais communiquer au niveau de ma vie personnelle, de toutes les choses que je n'ai pas réglées (j'en ai plein !). Y a quelque chose qui a complètement changé ces dernières années, justement avec ce sentiment d'avoir réglé des choses, d'avoir dit ce que j'avais à dire sur des choses très intimes... Après je me suis senti super bien. Et donc, tout d'un coup quand on va bien, on voit mieux les autres, et on les aime mieux. Cet album parle des autres. Donc de moi, bien sûr. Mais cet album a plus un regard humaniste, altruiste, alors que les précédents étaient plus égo-centrés.

L'album a été fait à Londres, mais les premiers textes ont été écrits à Rome. New York, Lisbonne, Barcelone, Londres : il y a toujours une ville derrière vos albums ?

En fait, je pensais faire le disque à Rome. J'ai eu envie de trouver un appart là-bas. J'y ai trouvé des sensations, notamment celles qui ont permis de faire « L'homme qui marche » qui est mon morceau préféré de l'album, qui parle de Camus, de Rome... Je suis revenu avec ce texte. Mais aussi avec la certitude que je ne pouvais pas travailler là-bas. C'est une ville hédoniste, qui est bien pour faire la fête, prendre du plaisir, voir ses amis, pour être dans un climat de beauté... Mais pas du tout pour travailler ! Si j'étais resté là-bas, je crois que j'y serais encore.

Je suis donc retourné à Londres, qui est une ville où j'ai habité de nombreuses fois. Ce n'est pas vraiment l'étranger pour moi. J'y suis allé vraiment pour travailler, je me levais vers 6h et je travaillais jusqu'à 11h. Quand je sentais que je luttais avec la chanson, j'allais me balader avec la musique sur les oreilles. J'allais faire de très grandes marches. J'ai découvert plein d'endroits que je connaissais. Comme j'adore faire des photos et que Londres est très photogénique, j'ai fait plein de photos aussi...

Vous ne pourriez pas écrire à Paris ?

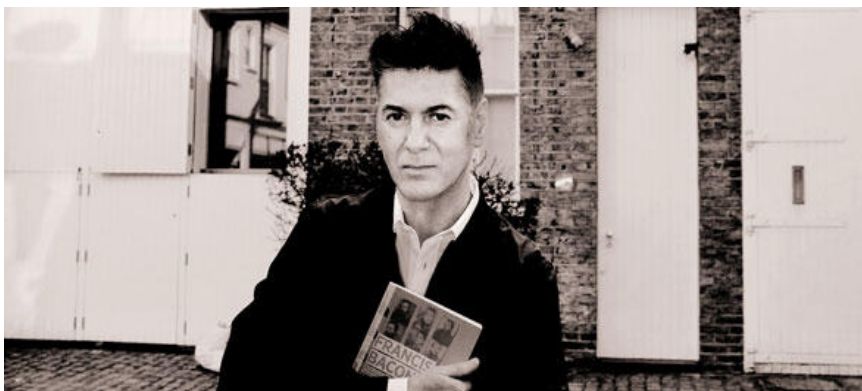
C'est compliqué. C'est trop le quotidien. Pour moi Paris, c'est le bureau ! J'ai besoin d'aller ailleurs.

On retrouve dans cet album des thèmes qui traversent tous vos disques. Comme la quête du plaisir...

Toujours ! (rires)

L'idée de quête est centrale dans vos albums ?

Oui, c'est vrai. Je suis toujours en recherche de ce qui rend plus vivant. Mon angoisse, c'est l'ennui, qui est une forme de mort. J'ai besoin de passion, de ressentir des émotions fortes. C'est ça qu'on retrouve en transversal dans toutes mes chansons. L'hédonisme bien sûr, le plaisir, la légèreté... la recherche de tout ce qu'on n'est pas.



Le disque a failli s'appeler Diskonoir, titre gardé pour la tournée, mais vous avez changé votre fusil d'épaule ?

C'était le premier titre de travail, je voulais l'appeler comme ça, et puis j'ai eu peur que ce soit trop réducteur. Que les gens pensent que c'était un album de disco. Ce qui était l'idée de départ, mais ce qu'il n'est pas du tout !

L'album ne vous a pas emmené là où vous comptiez aller ?

Il y a toujours un fantasme, une idée de départ, puis l'album devient ce qu'il doit être... une photographie des trois dernières années de sa vie.

Et puis il s'est passé quelque chose d'étrange. Quand j'étais adolescent, j'adorais le livre de William Blake, « Les chants de l'innocence ». Et dans l'appartement que je louais à Londres, j'ai retrouvé ce livre. Et c'est devenu le titre... Au-delà de retrouver ce livre, il y avait l'idée de retrouver la sensation de maîtriser ses émotions, son travail, son existence... C'est un moment hyper agréable dans sa vie d'adulte de se dire : « voilà, je suis bien à ma place ». Je prends du plaisir tous les jours dans mon existence...

Et ça, c'est nouveau chez vous ?

Oui, je crois que j'ai fait les choses à l'envers. Au lieu d'être léger et naïf à 17 ans, je le deviens à pas loin de 60 !

Ça représente quoi pour vous, votre âge ?

Rien du tout ! Je parle de mon âge, mais ça ne représente rien. C'est abstrait. Je ne vis pas du tout comme quelqu'un de rangé des voitures. Au contraire ! (rires)

Vous avez invité beaucoup de monde sur cet album. A la fois des idoles seventies comme Debbie Harry et Nile Rodgers, et aussi une nouvelle génération comme François Mary, Au Revoir Simone...

Les choses se sont passées simplement. J'avais contacté Nile Rodgers pour l'album « Paris Ailleurs », puis ça ne s'était pas fait. Et là, quand on a fait les maquettes avec Jean-Louis, on a eu envie de ces guitares claires, très groove. Car c'est un album qui groove, qui bouge du début à la fin. Et on s'est dit, « tiens si on demandait à Nile ? » Et il a répondu « oui » tout de suite. C'est une des belles surprises de cet album.

Debbie Harry je l'avais rencontrée à New York à la même période et je l'avais revue quelques fois. La chanson « L'étrangère » est un hommage à New York, et Debbie incarne New York. Je lui ai envoyé un mail pour lui demander de la chanter. Elle a répondu oui, et voilà.

Tous les artistes invités s'intègrent très bien, je trouve. Il y a par exemple Yan Wagner, avec qui j'avais un duo sur son album il y a un an et demi, qui vient sur Les Chansons de l'innocence. Un titre sur lequel on retrouve aussi Au Revoir Simone, un trio newyorkais que j'aime beaucoup. Il y a aussi François Mary de « François and the atlas mountains », que j'aime beaucoup aussi, que j'ai beaucoup vu à Londres.

Et Dominique A... Comment ça s'est passé avec lui ? Parce qu'il y a une certaine évidence à ce que vos univers se rencontrent, mais c'est une surprise de le voir vous signer une chanson.

C'est Jacno qui nous a rassemblés. On s'est rencontré à un concert hommage à la Cité de la musique il y a trois ans. On s'est croisé. Je lui ai dit que je l'appréciais beaucoup et il m'a dit qu'il m'appréciait beaucoup aussi. On a échangé nos contacts, on a dîné ensemble. Et puis il m'a proposé des chansons dont celle qui est sur l'album, « En surface ».



Au début je ne savais pas quoi en faire car je trouvais que c'était difficile de rentrer dedans car son style était vraiment marqué. Finalement, je l'ai chantée à Jean-Louis pour voir sa réaction. Et c'est cette première voix, avec la guitare de Dominique, qu'on a gardée.

Quand on prend tous vos disques, on voit vraiment une œuvre. Vous semblez avoir construit au fur et à mesure quelque chose de très cohérent.

Merci beaucoup. J'ai toujours pensé ma discographie comme un livre auquel on ajoute un chapitre à chaque fois. On ne pourrait pas enlever un chapitre car cela déséquilibrerait l'ensemble. Je vois aussi une cohérence dans mon parcours d'homme. Et comme les albums sont une sorte d'expression de ma vie. Tout ça est très logique.

Vos disques se font écho et s'interpénètrent. C'est très flagrant avec celui-là, qui vient s'intégrer très naturellement dans votre discographie, avec des accents de Paris Ailleurs, le lyrisme de Corps et Armes...

Il a l'énergie de Paris Ailleurs, l'étrangeté d'Eden... C'est vrai qu'on retrouve des bouts des autres albums... Mais ce n'est pas volontaire.

Vous avez dit dans une interview récente que vous aviez l'ambition de faire des albums de « plus en plus beaux »...

(il rit) C'est une belle ambition, hein ?

C'est surtout se mettre une sacrée pression, non ?

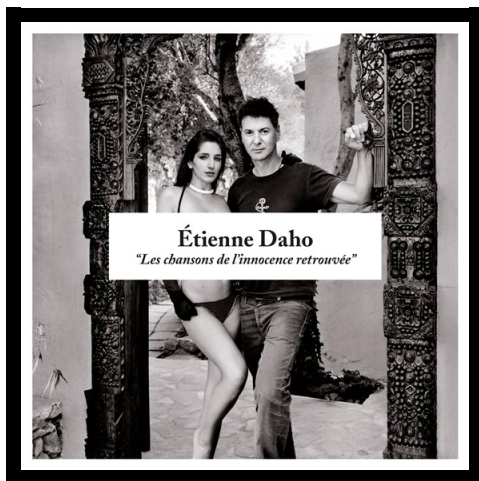
Mais j'ai vraiment cette ambition... et je ferai tout pour que ce soit vrai. Depuis quelques années mes albums sont peut-être moins ouverts vers le public, moins populaires, je ne sais pas. Ceci dit, mes succès ont toujours été des accidents !

Il y a toute une génération d'artistes qui se réclame du vous, qu'est-ce que ça vous inspire ?

Ce sont des choses qui se sont mises en place il y a quelques années, mais je ne m'en suis pas franchement rendu compte. Je suis parti vivre à Londres et quand je suis revenu, je ne sais pas ce qui s'est passé, mais y a eu un truc. Je lisais partout mon nom dans la presse, à propos de jeunes groupes. Y a même eu une pleine page dans Le Monde qui officialisait, entre guillemets, cette chose-là. C'est génial. Car tous ces jeunes artistes, je les aime beaucoup. Ce sont des jeunes gens qui ont compris l'homme et l'artiste que je suis. J'adore l'idée que des artistes puissent emprunter ma musique, la digérer et en faire autre chose, je suis très content de ça.

Un dernier mot, sur cette pochette de l'album. Un choix esthétique un peu radical qui oblige l'album à être barré d'une étiquette blanche pour cacher les seins de la femme qui est à votre bras. Une petite censure pour un disque qui s'appelle Chansons de l'innocence... c'est un paradoxe !

C'est fou, quand même. On dirait le carré blanc des années 80 ! (rires)



En fait, cette pochette s'est imposée. C'est une photo qui a été faite il y a deux ans et demi. J'étais en repérages avec Richard Dumas, un ami, photographe. Et pendant ces repérages cette fille est passée un peu dénudée. Elle faisait une séance photo à côté. Richard lui a demandé si elle pouvait poser avec moi, ça a duré deux secondes. On est repartis, on a fait nos photos. Et puis quand les photos ont été développées, c'était évident que cette photo, il fallait en faire quelque chose. Elle représente tous les personnages de l'album, avec cette fêlure et puis cette beauté généreuse. On dirait la Vénus de Botticelli ou la Joconde. Ceux y voient quelque chose de sexuel, passent complètement à côté du sujet. Ce n'est pas du tout une provocation, il n'y a aucune intention de ma part. Ceux qui y voient quelque chose de sexuel ne font que projeter leur propre fantasme.

Un album ample et ambitieux

C'est à Londres que l'album a été réalisé, une ville qui a déjà servi plusieurs fois de berceau aux albums de Daho, et qui lui réussit bien. Lui qui a besoin de sortir du quotidien, de quitter Paris, pour créer. « *J'ai besoin d'aller ailleurs* », explique-t-il.

Pour servir sa pop et ses influences anglosaxonnes, Daho a vu grand. Il s'est offert un orchestre de quarante-sept musiciens, un enregistrement aux studios mythiques d'Abbey Road, et des invités de marque : Nile Rodgers, le guitariste de Chic, revenu sur le devant de la scène avec le Get Lucky de Daft Punk ; Debbie Harry (Blondie), l'icône des seventies qui vient pour un duo new yorkais sur un des titres emblématiques du disque, « *L'étrangère* » ; Au Revoir Simone, Yan Wagner, François Mary (sans les Atlas Moutains). L'album accueille aussi un titre très attendu, signé Dominique A. « *On s'est rencontré à un concert hommage à Jacno, il y a trois ans* », ils font connaissance, se revoient... Et puis un jour, Daho reçoit plusieurs chansons, dont « *En surface* » : « *Au début je ne savais pas quoi en faire car je trouvais que c'était difficile de rentrer dedans. Finalement, je l'ai chantée à Jean-Louis (Piérot, avec qui il a réalisé l'album) pour voir sa réaction. Et c'est cette première voix, avec la guitare de Dominique, qu'on a gardée sur l'album* ».

Etienne, l'hédoniste

Au niveau des textes, l'album est traversé par les thèmes qui sont chers à Daho, notamment la quête du plaisir. « *Je suis toujours en recherche de ce qui rend plus vivant. J'ai besoin de ressentir des émotions fortes. C'est ça qu'on retrouve en transversal dans toutes mes chansons. L'hédonisme bien sûr, le plaisir, la légèreté... la recherche de tout ce qu'on n'est pas.* »

Dans les bacs lundi, « *Les chansons de l'innocence retrouvée* » ont « *l'énergie de Paris Ailleurs, l'étrangeté d'Eden* », on ajoutera une pincée de « *Corps et Armes* ». Les albums de Daho continuent de s'enrichir les uns les autres et de se faire écho. « *J'ai toujours pensé ma discographie comme un livre auquel on ajoute un chapitre à chaque fois. On ne pourrait pas enlever un chapitre* ».

Quant à lui, à l'aube de la soixantaine, et malgré les problèmes de santé qui l'ont obligé à repousser la tournée, il se sent plus « *léger* » que jamais, « *libéré* » après avoir dit tout ce qu'il avait à dire dans l'album précédent, qui était son plus personnel : « *Je suis à un moment de ma vie où je me sens complètement à ma place.* ».

« *Les chansons de l'innocence retrouvée* », chez Polydor. Onze titres, plus six autres (dont un duo avec Dominique A) pour la version deluxe.

A LIRE SUR LAVOIXDUNORD.FR

[Entre hôtel cinq étoiles et jet privé, une étape lilloise silencieuse pour Depeche Mode](#)

[Annulation du concert de Depeche Mode : un gros coup de froid pour le stade](#)

AILLEURS SUR LE WEB

[Time Out Paris - 5 nouvelles séries à déguster](#)

[Quelle Energie - Le Poêle à Bois est-il rentable ?](#)